

«national», prenait la parole à toutes les tribunes et animait divers mouvements de droite, de petits groupes de jeunes fouillaient *Les Idées*, cherchaient à *Vivre*, fondaient *La Relève*, puis *Gants du ciel*, *Amérique française*, en attendant *Cité libre* (1951), de Pierre-Elliott Trudeau et Gérard Pelletier, deux intellectuels appelé à devenir, par la suite, l'un premier ministre du Canada, l'autre ambassadeur.

La guerre ouvrit des horizons nouveaux au Canada et au Québec. « Loin de nuire, la perte de la France stimulait tout ce qu'il y avait de français ici », se rappelle Jacques Ferron. Elle stimulait l'information, l'édition, la création. D'illustres visiteurs et conférenciers — d'André Breton à Saint-Exupéry — passent alors par Montréal, les Laurentides, la Gaspésie. Le père Couturier vient de New York parler de peinture avec Borduas et ses amis dont le manifeste, *Refus global* (1948), fait sortir les artistes de la «bourgade plastique». Désormais sur la place publique, avec les poètes de l'Hexagone (maison d'édition fondée par le poète Gaston Miron, en 1953), les intellectuels et autres créateurs prennent peu à peu le contre-pied des discours officiels, ébranlent l'anachronique régime de Duplessis, que ce soit au réseau de radio-télévision d'État, Radio-Canada, au quotidien *Le Devoir*, ou dans certaines universités.

La poésie «du pays»

Au nationalisme de conservation et de survivance succèdent, d'une part, les réformes de la Révolution tranquille (1960), d'autre part, l'indépendantisme, auquel la revue *Parti pris* et divers mouvements joindront bientôt le laïcisme et le socialisme. On adapte plus ou moins au Québec les théories de la décolonisation. L'effervescence est partout, dans la Fonction publique, les médias, les universités.

La poésie dite «du pays» (mais elle est aussi bien du cri, de la parole, du silence plein) joue alors un rôle extraordinaire :

nous te ferons, Terre de Québec

lit des résurrections

et des mille fulgurances de nos métamorphoses

proclame avec une magnifique assurance l'«Octobre» rouge et lumineux de Gaston Miron. Au *Pays sans parole* (Préfontaine) répondra un *Âge de la parole* (Giguère). Et au lyrisme épique de *Terre Québec*, Paul Chamberland ajoutera aussitôt l'autocritique, le doute, le violent désespoir de *L'Afficheur hurle*. D'autres poètes, moins visiblement «engagés», écrivent des textes remarquables qui sont une appropriation du temps (*Mémoire*, de Jacques Brault) et de l'espace (*Arbres*, de Paul-Marie Lapointe).